



HAL
open science

Note de lecture de "Crevoisier, M. (2023). Être un sujet connaissant selon Simondon. Ontogenèse et transcendantal, Classiques Garnier, 277 p."

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de "Crevoisier, M. (2023). Être un sujet connaissant selon Simondon. Ontogenèse et transcendantal, Classiques Garnier, 277 p.". Carrefours de l'éducation, 2024, 57, pp.282-285. hal-04616507

HAL Id: hal-04616507

<https://hal.science/hal-04616507>

Submitted on 6 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Crevoisier, M. (2023). *Être un sujet connaissant selon Simondon. Ontogenèse et transcendantal*. Paris : Classiques Garnier, 277 p.

Dans les deux ouvrages qui ont fait sa renommée, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'Information* (1958) et *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), Gilbert Simondon poursuit, dans le sillage de Bachelard, une refonte de nos catégories de pensée. L'ambition de Simondon, qui rappelle aussi celle de Bergson, est d'offrir une alternative au substantialisme de la tradition et au schème hylémorphique qui en est la clé de voûte. Aux yeux de Simondon, ce schème, qui consiste à opposer, d'un côté, une Matière sans unité quasi insaisissable et, de l'autre, une Forme déjà toute faite, est soit resté impensé chez la plupart des philosophes, soit demeuré à l'arrière-plan, en filigrane ou en négatif, des déconstructions bergsonienne et bachelardienne du substantialisme. Ce qu'il faudrait, c'est, une bonne fois pour toutes, revenir aux choses mêmes, en deçà de la distinction logique entre Matière et Forme, afin de donner à voir la genèse effective de tous les êtres, qu'il s'agisse des objets (techniques ou non), des organismes vivants ou des sujets conscients d'eux-mêmes.

Mais comment penser cette genèse ? Puisqu'il est question de genèse, le risque n'est-il pas, soit d'en rester à une description empirique (certes méritoire mais superficielle), soit de réintroduire une figure métaphysique de l'ontogenèse qui, libérée ou pas de la gangue hylémorphique, ne reviendrait, au fond, qu'à rétablir les droits d'une philosophie dogmatique de la Nature (comme on en trouve une chez Schelling) ? On connaît la réponse de Simondon : seuls les concepts d'individuation et d'information, en leur généralité et leur équivocité, valent comme deux idées directrices susceptibles de réorienter l'ensemble du questionnement philosophique. L'individuation est un processus originaire qui enveloppe toute délimitation phénoménale (spatio-temporelle) et toute détermination ontologique. Parler d'individu, qu'il s'agisse d'un objet ou d'un sujet, c'est donc faire un arrêt sur image sur une délimitation et une détermination toujours en train de se faire. Toute stabilité est stabilisation (d'où le concept de « métastabilité ») et toute forme n'est qu'une information continuée (d'où le remplacement du schème hylémorphique par le schème cybernétique). En ce point, le délimité (la Matière) et le délimitant (la Forme) sont l'envers et l'endroit d'une même ontogenèse qui, sans commencement ni fin, s'inscrit dans un même plan d'immanence : ce que l'on doit constater, c'est que de l'information circule et que des formes durables mais contingentes s'imposent. Tout se passe donc comme si toute entité individuelle, qu'elle soit perçue, imaginée ou conceptualisée, manifestait un certain degré ou moment d'une individuation toujours en cours.

Sans doute le lecteur de Simondon d'emblée mis en présence d'une incroyable quantité d'entités à prendre en compte (ce qui définit l'« extension » du concept d'individuation), et devant la richesse des significations en jeu (ce qui définit la « compréhension » dudit concept), éprouvera-t-il un certain vertige intellectuel. À vouloir suivre au plus près les sinuosités d'une individuation aux multiples facettes, sans jamais plaquer sur elle des distinctions préfabriquées (matière/forme ; corps/esprit ; sujet connaissant/organisme vivant ; etc.), Simondon entraîne souvent son lecteur dans des analyses dont la profondeur peut paradoxalement devenir un obstacle. L'introduction de nombre de concepts nouveaux ou révisés ne facilite pas toujours la lecture, non pas parce que le vocabulaire de Simondon manquerait de précision mais parce que chaque concept qui renvoie à tous les autres

démultiplie les possibilités d'interprétation. Songeons, par exemple, aux concepts d'*analogie* (l'analogie, qui est une identité de rapports, permet de dépasser les approches dualistes en établissant des correspondances entre des ordres de réalité qu'apparemment tout sépare), d'*allagmatique* (l'allagmatique est la science des opérations qui font apparaître une structure ou qui modifient une structure), de *concrétisation* (l'évolution des objets techniques se calque sur celle des vivants), de *préindividuel* (il s'agit d'un de champ énergétique d'individuation), d'*individualisation* (qui est une capacité partagée par les systèmes complexes et les êtres vivants de se conditionner eux-mêmes, et donc d'outrepasser les limites ou normes initialement fixées), ou encore de *transindividuel* (qui est le concept employé pour circonscrire le régime d'individuation spécifiquement psycho-social).

Sous cet angle, le mérite du présent ouvrage est de recentrer le travail de Simondon à partir d'un seul aspect – mais non des moindres – celui de son positionnement par rapport au criticisme de Kant. Si, chez Simondon, le modèle *génétique* de l'acquisition et de la construction de nos savoirs doit donner à penser à la fois l'émergence de structures stables et leur restructuration, il est clair que le modèle kantien de la connaissance, qui, lui, est seulement *logique* (Kant parle d'une *déduction* dite « transcendantale » et jamais de *genèse* ou d'*ontogenèse*) semble dépassé car trop statique. Nombre d'actions et d'« opérations », qui sont celles que les nécessités de la vie nous imposent (et l'on peut songer ici, *mutatis mutandis*, à la solidification des données immédiates chez Bergson ou à l'adaptation et à l'assimilation chez Jean Piaget), attestent une plasticité de notre être-au-monde qui échappe à la cartographie kantienne que l'on trouve dans la *Critique de la raison pure* (laquelle cloisonne une fois pour toutes le réel en deux compartiments : d'un côté l'ordre des phénomènes qui sont l'objet de la seule intuition que nous avons, l'intuition sensible ; de l'autre, l'ordre de la réalité absolue, dite « chose en soi », qui pour les êtres raisonnables mais finis que nous sommes, reste inconnaissable).

Mais ce n'est pas tout. Car M. Crevoisier, non content de se focaliser sur le rapport de Simondon à Kant, repère dans une page de *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'Information* une formule qui laisse curieusement entendre que non seulement Simondon n'aurait pas totalement coupé les ponts avec Kant mais que sa propre théorie de la connaissance parachèverait quelque chose du transcendantalisme kantien. Cette formule est la suivante : « l'être individué est le sujet transcendantal ». Pourquoi Simondon éprouve-t-il le besoin de se référer à la notion de « sujet transcendantal » qui évoque une instance unificatrice extérieure à ce qu'elle unifie alors que l'ontogenèse est à elle-même son propre principe d'unification (tout comme d'ailleurs la durée et l'élan vital bergsoniens qui sont intrinsèquement indivisibles) ? Pourquoi mentionner encore l'hypothèse d'un Sujet abstrait (la permanence de l'identité du Sujet dit « transcendantal », lequel n'est pas à confondre avec le Moi empirique, garantit l'unité de l'expérience et la synthèse du chaos des données sensibles) puisqu'elle devient inutile et, qu'en outre, aux yeux de Simondon, il n'existe de Sujet que concret (sujet à la fois connaissant *et* vivant) et, qui plus est, toujours en cours d'individuation ? Telle est l'énigme que Michaël Crevoisier croit devoir résoudre.

Ne s'agit-il ici que d'un faux débat ? N'est-il pas plus raisonnable d'interpréter la formule citée plus haut – qui du reste, soulignons-le, est un *hapax* dans l'œuvre – plus simplement, en n'y voyant qu'une analogie ? L'« être individué » serait seulement à l'ontogenèse simondonienne ce que le sujet transcendantal est au criticisme kantien. Il ne serait donc

jamais, précisément parlant, un sujet *transcendental* mais plutôt une structure métastable garantissant une communicabilité des expériences et des connaissances (et donc une forme d'universalité pouvant certes rappeler l'universalité kantienne), structure pérenne mais mouvante, à la fois stable et instable, dont on pourrait cette fois-ci, et contrairement à ce que pensait Kant, encore trop influencé par la métaphysique éternitariste de son époque, retracer la genèse. Vouloir aller plus loin, en assimilant l'ontogenèse simondonienne à une genèse du transcendantal ou même à une temporalisation du transcendantal, cela relèverait du contresens.

Et pourtant M. Crevoisier va plus loin en traçant un nouveau chemin. Faisant retour aux deux sens imbriqués du concept de transcendantal – le transcendantal est à la fois pouvoir subjectif de synthèse et pouvoir de réflexion sur les conditions de toute synthèse possible – déjà présents dans la *Critique de la raison pure* mais pleinement manifestes dans *La Critique du jugement* (où le pouvoir de réflexion prend le nom de « jugement réfléchissant »), M. Crevoisier entend montrer que Simondon n'en retient qu'un, en l'occurrence le deuxième. À partir d'un certain seuil de l'ontogenèse, le pouvoir de réflexion de l'« être individué » accompagne comme son ombre son individuation et son individualisation indéfinies. Aussi la valeur et l'universalité de la connaissance s'en trouvent-elles doublement consolidées : d'une part, l'effectivité des *objets* de nos représentations ne tient plus, comme chez Kant, au seul pouvoir subjectif de synthèse du sujet connaissant (mais s'appuie sur l'indivisibilité de l'ontogenèse) ; d'autre part, le jugement réfléchissant, qui accompagne comme son ombre l'ontogenèse du sujet vivant mais aussi psycho-social, l'este ses *représentations* d'une forme d'universalité. Et c'est bien en ce sens que « l'être individué est le sujet transcendantal ». Si le modèle de l'ontogenèse simondonienne remplace bien celui de la déduction kantienne, il ne signe toutefois pas la fin de la notion de transcendantal.

Tout cela, dira-t-on, n'intéressera sans doute qu'un public motivé. Signalons toutefois que le débat initié par M. Crevoisier ne concerne pas seulement les métaphysiciens ou les historiens de la philosophie. Car tous ceux, psychologues, sociologues, biologistes, historiens, épistémologues, etc., qui s'interrogent sur la valeur des méthodes dites « génétiques » par opposition aux approches dites « transcendantales », trouveront ici des aperçus susceptibles d'enrichir leurs propres recherches.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)